

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 36 (2012)

Artikel: Souvenirs de vie = Seuvnis d'vie
Autor: Miserez, Danielle / Chèvre, Gilberte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs de vie



Illustrations: anciennes cartes postales de Mettembert des archives de la famille de Gilberte Chèvre.

J'aime me souvenir du temps où j'étais enfant. J'avais des frères et des sœurs, nous étions une bande de «rapides».

Depuis toute petite j'ai été habituée à partager et à travailler. Il restait pourtant toujours du temps pour aller dans les champs, les pâturages et les forêts. Je me souviens qu'en été il y avait parfois tellement de moucherons qui volaient à côté des fumiers qu'on aurait dit des sortes de nuages, mon Dieu que c'était beau.

Quand les cerises étaient mûres nous allions marauder. On cassait alors des branchettes bien chargées de fruits, qu'on appelait tchercas, et, pour fuir le garde, nous nous sauvions à travers vergers et champs jusque dans un coin pour les manger en cachette.

Il fallait aussi aider au jardin près de la maison et dans les champs, sarcler avec la petite pioche. Je gardais les vaches à côté d'un champ de trèfle, c'était vraiment difficile! Enfants, nous allions déjà aider à faire les foins, on nous aidait et on nous montrait comment faire les andains. Nous avions un grand bidon de thé emballé dans des linges mouillés pour le garder au frais. Que c'était bon par la grande chaleur, en ramassant le foin, de boire une gorgée de thé frais pour se rincer la gorge!

Depuis toute petite j'ai vu ma mère donner les premiers soins quand c'était nécessaire ou faire des panse-

Seuvnis d'vie

I ainme me seuvni di temps voé i étôs afaint. I avos des frérats è des soeurattes, nos étïns enne bande de vi.

Dâ tote petete i feus aivégie è pairtaidgie, è traivaiyie. Porré è demoerait ainco aidé di temps po alliae dains les tchaimps, les pétures è les bos. E m'en s'vïnt c'étais l'tchadtemp qu'è y aivait des cops taint de petétes mothattes que voulint à dito des f'mies qu'en aivait dit qu'c'étais des sôrtes de nues. Mon due ce c'étais bé.

Tiaind les celiedges étint maiyures nos allïns mairôdaie. Nos rontins des bainsattes bïn tchairdgies, en aippeleït çoli des tchercas. Aiprés nos s'saïns di banvaid en ritaint to pè les voirdgies djeuqu'en in caire po les maindgie en coitchatte.

E fayait aiche bïn édie à tieurti pré d'l'hôtâ è dains les tchaimpt, çarchiaie aivo lai boetchueratte.

I voirdôs des cops les vaitches dains in tchaimpd'traye, c'étais brâment malaigie.

Meinme les afaints édïnt po les foinaidges, an nos motrait c'ment boudnaie. Nos pregnïns é tchaimps in bidon d'thé bïn voju dains in moyïe pannou po voirdraie lai frâtchou. C'ment çoli faisait di bïn tiaind è faisait bïn tchâd en raimessaint l'foin d'en boire enne golutte po s'rechavaie l'guergesson.

Da tote petete i ai vu mai mère faire des bouetchons en aittendant

Mettemberg.



Post.



ments en attendant le médecin: les institutrices recevaient une formation de samaritaine à l'Ecole normale à Delémont.

Plus tard, devenue jeune fille, je suis allée à l'école d'infirmières de Fribourg. C'était un internat et nous étions surveillées comme dans un monastère. Les hivers étaient froids et les visites à la famille rares, la nostalgie de la maison nous prenait souvent mais, entre étudiantes, nous nous soutenions. La formation d'infirmière terminée, nous gagnions tout juste de quoi nous acheter une paire de bonnes chaussures en cuir. Puis je suis allée travailler dans différents hôpitaux: l'Hôpital de Delémont, les Cliniques réunies à Genève, d'où nous avions une jolie vue sur l'Arve, les sas belge et lucernois à Montana, etc. A Delémont, j'étais la première infirmière laïque et certaines personnes ont eu de la peine à l'accepter: les religieuses travaillaient presque gratuitement pourquoi payer des infirmières?

En 1959, alors que j'étais responsable du service de chirurgie à Delémont, je quitte l'hôpital pour aller à Pleigne avec mon frère André qui venait d'être nommé curé de la paroisse. J'ai continué ma profession et je me suis remise avec plaisir au patois, qui me permettait d'être plus proche des gens.

A cette époque, il n'y avait pas encore les services sociaux et les gens,

surtout les personnes âgées, étaient pauvres. Sans assurance maladie, aller à Delémont chez le médecin était une dépense importante. Ainsi, pendant vingt-deux ans, j'ai soigné les habitants de Pleigne, Movelier et Mettembert, allant de ferme en ferme avec mon cyclomoteur Condor, et jamais je n'ai regretté ce choix.

J'habitais à la cure et j'avais une sorte de dispensaire à côté de la cuisine. J'avais reçu des médicaments de connaissances de Genève et je gardais des plantes médicinales que je récoltais et que les enfants m'apportaient. Ils savaient, par exemple, que j'utilisais des primevères officinales, aussi, chaque printemps, ils m'en apportaient de grands bouquets que je séchais et je donnais un bonbon aux enfants pour les remercier.

Je travaillais en accord avec le médecin de Delémont et s'il fallait des médicaments que je n'avais pas dans mon stock, il m'a aidé à les obtenir et faisait les ordonnances nécessaires.

Les habitants de nos villages vivaient presque en autarcie; donc pour les soins et les médicaments, les gens payaient bien souvent avec des légumes, des œufs, du lard, une poule, quelques fois avec de l'argent. Quand il fallait quelque chose, quand quelqu'un était malade ou accidenté, les gens venaient à la cure par la porte de derrière et je soignais sur place ou je me déplaçais chez eux.

Une de mes malades avait son lit près de la fenêtre et si elle n'allait pas bien, elle me faisait des signes avec sa lampe de poche quand je passais devant chez elle. Je savais alors qu'il fallait s'arrêter.

Les jours passaient tout simplement. Je soignais les gens, j'allais récolter des simples, je cultivais le jardin potager de la cure et j'y écoutais la linnote qui avertissait ses petits quand le chat s'approchait.

Danielle Miserez
d'après les récits de Gilberte Chèvre



Gilberte Chèvre est née à Mettembert (appelé alors Mettemberg) en 1918. Elle y a fait ses classes puis, après un séjour en Suisse allemande, elle a accompli une formation d'infirmière à Fribourg et a pratiqué son métier à différents endroits, comme elle le raconte ici.



Danielle Miserez se passionne pour le patois et c'est pourquoi elle est allée parler des différences entre les patois de la région avec Gilberte Chèvre. Elles ont aussi évoqué le passé et ce texte est le résultat d'une partie de leurs entretiens.

*l'médçin ou bìn soignie les dgens. I
étais régente. Dains ci temps-li en aip-
preniait è soignie en lai normâ école
de D'lémont.*

Tiaind i feus djuene baichatte i m'en seus allaie pai Fribourg cheudre l'école po les infirmieres. Nos leudgins chu piaice è nos étins churvoyées c'ment dains ïn covent. Les heuvies étins brament froids è nos n'allins-pe bin s'vent en l'hôta, des cops nos aivins lai grie main nos saivins nos sotni entre nos.

En lai fin d'l'école nos diaingnïns
djeute prou nos aitchtaie enne pére
de suliae en tiue. I ai traivaiyie en
l'hôpital è D'lémont, é Cliniques réu-
nies è G'nève. Li nos étuïns bïn piaicies
en dchu d'l'Arve, c'étais bé. I seuai aï-
chebèin aiyu à sana belge è lucernois
de Montana.

*É D'lémont i étos lai premiere lai-
que infirmiere. Bin des dgens aint
aiyu di mâ d'acceptaie çoli poq' les
r'lidgiouses infirmieres ne còtint qua-
si ran! Dali pourquoi airait-é fayu
pairyie des laiques infirmieres?*

En 1959, tiaind i étos réchponsabye d'lai chirurgie è D'lémont, i ai tchitie l'hôpital po alliae dmoraie tchie mon frérat André que v'niait d'être nommaie tiurie è Pleigne voé i ai porcheuyè mon métie, cå li qu'i m'eur'boté à patois aivo piaigi po être pu preutche des d'gens.

En ci temps-li è n'y aivait-pe ainco les Services sociaux è les dgens, chutot



les véyes n'étiint-pe rétches. Sains aichuraince coli r'veniait bin tchie d'allaie à méd'çin. Çâ dînche qu'i ai soignie des dgens è Pleigne, Movelier è Mettembert vîngt dous ans d'temps. I allos d'hôta en hôta aivo mon teuf Condor. I n'me seus djemais r'pentu d'avois tchoisi coli.

*I demoeros en lai tiure è pen i aivos
enne sôrte de maigaisin è médicaments
d'côte lai tieujenne. I en aivos
r'ciait dâ des coegniechainces de G'nè-
ve. I voirdôs aich'bîn des médicinâ
piantes qui allos tieudre. Les afsaints
m'en aipporîns aitot. Tot les bons
temps els allîns m'tieudre des cieut-
chattes qui soitchos po les djoyir po
soignie. E afsaints i bèyos ìn bonbon
po les r'merchiaie.*

I traivaiyos dos les ôdres di méd'cîn de D'lémont. Se i manquos d'médicaments è m'faisait les ordonnances po les aivois en lai pharmacie.

Les dgens d'nos v'laidges vétchins
quasi tot d'loues produts. Po les soi-
gnie è po les médicaments è paiyïnt
bin s'vent aivo des lédjumes, des ues,
di laid, enne dgerenne, queques côps
d'l'airdgent.

Tiaind quéqu'ün était malaite ou
bïn aivait aiyu in aicreutche è v'niait
en lai ture pai lai porte de drie. I
l'soignos chu piaice ou bïn allos tchie
loue.

*Enne de mes malaites aivait son yé
pré d'lai f'nétre. Tiaind è fayait pés-
saie i m'faisait des signes aivo sa
laimpe de baigatte!*

Les djos pessiint tot simpyement. I soignos les dgens, i allos ensemaie les piaintes que voiréchant. I faisos à tieurti d'lai tiure. I inmost bin écoutaie l'tchain d'lai yunatte qu'aippelaiie ses p'tets po dire que l'tchain aippreutchait.

Danielle Miserez,
d'après les récits de Gilberte Chèvre